

Bruxelles, le 17 mars 2016

Chère Annie*,

Tu as réussi à me faire dire que j'étais sans doute un peu autiste moi aussi, si ce lien entre mon métier de chorégraphe et les rencontres avec les enfants était si naturel.

Lors de l'échange annuel de notre équipe, Trees, Ilse, Elodie, Virginie et moi, avec l'équipe du Centre orthogénique, tu nous avais proposé de coucher sur papier les traces de l'expérience que nous vivons avec les enfants du Centre.

Six ans que nous collaborons au rythme de deux séances par mois, six ans que votre bienveillance éveillée accompagne nos interventions. Nous nous sentons un peu du même bord que vous, dans une approche de l'autisme faite de tâtonnements et de certitudes, et où la tendresse n'est jamais loin.

Trees décrit ainsi nos ateliers:

« Un jeudi par mois nous nous réunissons dans un grand espace de répétition aux Ecuries de Charleroi/Danses. Nous subdivisons le temps et l'espace en trois phases. Le premier moment, c'est l'accueil, au "salon" où l'on retire manteau et chaussures et où on parle. La danse elle-même prend place dans un deuxième temps, sur le plateau, et en musique. Moi, dans la position de l'analyste, je reste à la marge. Les enfants peuvent venir chercher près de moi un moment de repos ou un stimulant, c'est selon. Les accompagnants de l'institution sont davantage à l'arrière-plan, dans l'espace d'accueil. Le troisième moment est celui de la fin de la danse et de la musique (je suis aussi garante du temps) et le retour dans l'espace des fauteuils pour prendre congé. »

Entre autisme et création

Vous avez dit fiction ?

Il y a des ponts manifestes entre ces moments de danse que nous partageons avec les enfants, et les improvisations auxquelles se livrent les interprètes de nos spectacles. Des spectacles que nous appelons « de théâtre-danse », parce qu'ils allient mouvement et présence, image et théâtralité. Ces ponts, certes nous les traversons par le sensible, mais ils demeurent tendus, séparant deux rives qui doivent demeurer distinctes. Les enfants ne sont pas source d'inspiration, de même que nous n'envisageons jamais de rendre publiques leurs propositions. Mais d'étranges parallélismes apparaissent par devers nous: une petite fille qui, des séances durant, encerclait le plateau de son galop, a trouvé une sœur chez une interprète à qui on avait demandé de tourner en courant autour de l'action. Nous avons petit à petit vu se dessiner une semblable légèreté, un même aveuglement aux événements qui avaient lieu au centre du plateau : une détermination, une démarche volante, insaisissable, mêlant force et fragilité, solitude et prise de l'espace. En fait, nous avons pu guider l'interprète en ce sens *parce que* nous avons

intégré la course infinie de l'enfant. Elle devenait le temps qui passe, la montre, le temps compté par le retour ses girations. La petite fille nous a permis de détecter la force que peut détenir une simple course en rond: parce qu'elle lui était **nécessaire**, elle prenait pour nous des allures d'évidence.

Chez les enfants, la **désadéquation** au monde tient lieu de **théâtralité**, c'est à dire de charge, de potentiel enfoui derrière la gestuelle.

La théâtralité du mouvement qui nous est indispensable à sa mise en branle – nous ne sommes jamais dans une danse « pure » - ils l'ont en eux par ce décalage même qui les accable. Les enfants bivouaquent entre la réalité (mais où est-elle) et la **friction** : leur réalité *autre*, leurs perceptions exacerbées ou absentes font que leurs relations avec nous sont souvent de guingois : il faut parfois des mois avant de croiser un regard, avant d'avoir une réponse qui soit directement adressée à nos jeux d'approche.

Tout cela ressemble furieusement à la mise à distance que nous devons établir avec le réel pour qu'un spectacle advienne : simple reflet de la quotidienneté, il nous semble redondant, alors que, dans la **remise en forme** de ses apparences, son dédoublement déformé, il nous semble pouvoir révéler ce qui se cache, par derrière, et plus profond.

Friction : avec les enfants, nos rapports de jeu ne sont pas toujours évidents. On cherche toujours l'interaction, à se rendre disponible, mais parfois aussi il faut devenir un peu plus contraignant (amener à, ne pas se laisser marcher, au sens propre comme au figuré, sur les pieds). Et parfois ils nous manipulent. C'est alors un **jeu** qui s'installe, à qui manipulera qui, à qui tient le mouchoir dans le colin-maillard qui s'ébauche.

Tenir mais pas retenir : la contrainte est possible, mais toujours, à l'instar des moments de conflit ou de prise de pouvoir sur l'autre qui naissent en improvisation théâtrale, il faut pouvoir lâcher prise à l'instant où le partenaire signifie, par son attitude, qu'il veut prendre un autre chemin, s'échapper, ou bien nouer une autre relation. Et à l'inverse: quand l'enfant s'agrippe à nous avec une insistance qui nous empêche de rester disponible pour l'ensemble du plateau, on cherche à lui faire sentir qu'on a besoin d'air, que d'autres nous requièrent.

La plupart du temps ce sont eux qui prennent l'initiative de l'éloignement et ce peut être angoissant de se sentir refusé, devenir complètement transparent, on vaque là à on ne sait plus quelle activité, exclu de leur monde.

On peut alors se placer dans un **ne rien faire** - qui n'est pas non plus une attente – et laisser s'opérer les circonvolutions du présent. Prêt à intervenir. On apprend à **regarder**, à ressentir, plus qu'à envisager la suite. Et ici encore je ferai un parallèle avec l'état que l'on traverse quand on est en jeu sur un plateau : plutôt que de diriger mentalement les actions, on se place dans un passé proche, on se place quelques centimètres derrière son corps, en observateur de ce qui en train d'advenir.

Avec les enfants nous sommes aussi des observateurs bienveillants, nous cherchons à les mettre tant qu'il est possible en confiance. Même si le jeu nous entraîne dans des roulades et autres reptations qui sont propres aux dynamiques de l'enfance, si parfois nous nous faisons tout petits pour découvrir l'espace à la hauteur de leurs yeux, nous restons des adultes qui les rassurent tant que faire se peut.

Après les séances, nous échangeons de façon plutôt succincte: comme si nous nous donnions des nouvelles de l'un ou l'autre enfant, les réflexions, les observations vont et viennent sans que jamais nous ne cherchions à théoriser. Le cadre est clair, mais tout peut encore advenir à l'intérieur de ce cadre, et une trop grande réinterprétation pourrait nous fermer des portes. Nous n'avons pas non plus de rapport clinique à notre disposition, hormis une information sur les précautions à prendre dont le Centre Orthogénique nous fait part. Nous savons qu'il faut se tenir dans un état de **disponibilité**, de découverte permanente, sans jamais tirer de conclusion hâtive ou d'analyse trop médicalisée. Là n'est pas notre rôle.

Et des enfants, à chaque séance, nous attendons tout. Tout peut survenir : la parole, le plaisir ... ou la crise.

Je suis personnellement sensible à la **forme**, qui devient lisible dans la répétition du même - même traversée d'espace, même façon de déambuler, de faire interagir les corps. On me rétorquera que cela fait partie des stéréotypies de certains enfants de décliner de façon obsessionnelle un même geste, inépuisablement.

Mais nous voyons aussi, et là l'expérience est toute autre, réapparaître des phrases de mouvement, qui, nées de nos interactions, sont reproduites de façon spontanée par les enfants, parfois bien des séances plus tard. Quand ils nous **demandent** de reprendre avec eux des portés, des tournoiements les mains dans les mains, des glissements d'un corps sur l'autre.

Le tournoiement, parlons-en. Il participe de la recherche de **l'état de transe**. Un jour nous avons vu un enfant donner à ses bras la forme exacte de celle adoptée par les derviches, une paume vers le sol, une paume vers le ciel, le regard rivé en son creux.

Il y a aussi, dans la gamme, les renversés de tête en arrière. Les nôtres les impressionnent, les leurs semblent les envoyer au septième ciel. Ces moments d'abandon, constitutifs de l'état de danse, on les explore ensemble. Nous sommes là, à la fois pour les partager, pour casser l'état de solitude qu'ils peuvent engendrer, et pour donner à l'enfant un sentiment de sécurité : qu'il puisse savourer le plaisir du relâchement sans que cela ne l'emmène dans une perte trop profonde, ni n'amène un risque physique : nous rentrons ou essayons de rentrer dans sa sphère en nous portant garants de sa présence au monde.

Chacun des adultes que nous sommes a sa manière d'intervenir, selon sa dose d'agilité aussi. Le but n'est pas que nous dansions mais que eux **entrent dans la danse**, cette mise en musique du mouvement et de l'espace.

Nicole Mossoux

** Annie Delaetere-Brulois, psychiatre, a été durant de longues années une précieuse collaboratrice au Centre orthogénique de Mont-Sur-Marchienne.*